

ÂME(S) REVISITÉE(S)



*Je ne sais pas au juste s'ils n'ont réellement pas existé ou
si c'est moi qui n'existe pas...*

Textes de
Fernando Pessoa

Traduction, adaptation, mise en scène et interprétation
Marcus Borja

Sur une idée originale de
Ada Luana

Musique
Heitor Villa-Lobos
Chants et percussions du Candomblé

Collaboration dramaturgique
Alexandra Moreira da Silva

Conseil artistique et travail corporel (candomblé)
Alisson Araújo

Travail corporel (acrobatie)
Jérôme Aubert

Création lumière et vidéo
Gabriele Smiriglia

Musiciens
Trois percussionnistes
(distribution en cours)

Crédit photos
Diego Bresani





Un monologue-tétralogue ; un geste poétique et performatif de traduction scénique des langues multiples des hétéronymes de Fernando Pessoa, poète portugais qui durant toute sa vie a eu le mal de ne pas pouvoir faire tenir en lui-même, dans un seul corps, toutes les âmes qui débordaient de sa plume inquiète et plurielle.

Dramaturge de lui-même, depuis les loges obscures du théâtre de sa solitude, Pessoa inventa et mit en relation une assemblée de voix dissonantes qui habitèrent le monde tout comme nous l'habitons ; des hommes qui, à peine nées, quittèrent les deux dimensions de la feuille de papier pour arpenter les dimensions multiples du monde « réel ». Donner chair et mouvement à ces hommes auxquels il ne manquait que d'être « chair » ; faire corps avec une langue qui s'incarne au moment même où elle s'écrit ; retraduire le temps de l'écriture dans l'espace de la performance.

Que peut nous dire cette âme diffractée sur notre propre psychisme et la contradiction belliqueuse des êtres qui luttent au sein de notre être ? Dans un monde où le besoin aveugle d'absolu, le manichéisme déconnecté de toute réalité humaine et la quête sans cesse frustrée d'UNE vérité salvatrice, idéalement incarnée par un « héros » consensuel, fouiller l'inconciliabilité même de tout être avec ses différents êtres est un geste révolutionnaire.

Plonger dans la folie pour ne pas y sombrer.



*Le mythe est le rien qui est tout.
Le soleil lui-même qui ouvre les cieux
Est un mythe brillant et muet -
Le corps mort de Dieu
Vivant et nu.*

*Celui-là qui en ces lieux accosta,
Exista de ne pas exister.
Sans exister il nous combla.
Parce qu'il n'est pas venu, il vint
Et nous créa.*

*Ainsi s'écoule la légende,
Pénétrant la réalité
Qu'en s'écoulant elle féconde.
En bas, la vie, moitié
De rien, se meurt.*

Fernando Pessoa

Nul ne sait en quelles conditions ou par quels moyens l'Âme meut le Corps, ni combien de degrés de mouvement elle peut lui imprimer et avec quelle vitesse elle peut le mouvoir.

Spinoza

Il s'agit d'un acte de présence. Une mise en mouvement des relations complexes et plurielles d'âmes poétiques à la dérive dans l'espace-temps.

Pessoa a eu des dizaines d'autres noms qui lui tenaient compagnie à plusieurs étapes de sa vie. Dans le domaine de la poésie, quatre ont été les plus grands, les plus prolifiques, les plus chéris et par l'écrivain. À vrai dire, ils sont trois les « hétéronymes » à proprement parler, puisque le quatrième, c'est lui-même (mais qui est-ce « lui-même » ?), signant de son propre nom. Celui-là, on l'appelle plutôt l'orthonyme. Alberto Caeiro, Ricardo Reis et Álvaro de Campos l'ont à leur tour côtoyé, heurté et influencé en dépit de leur existence non charnelle.

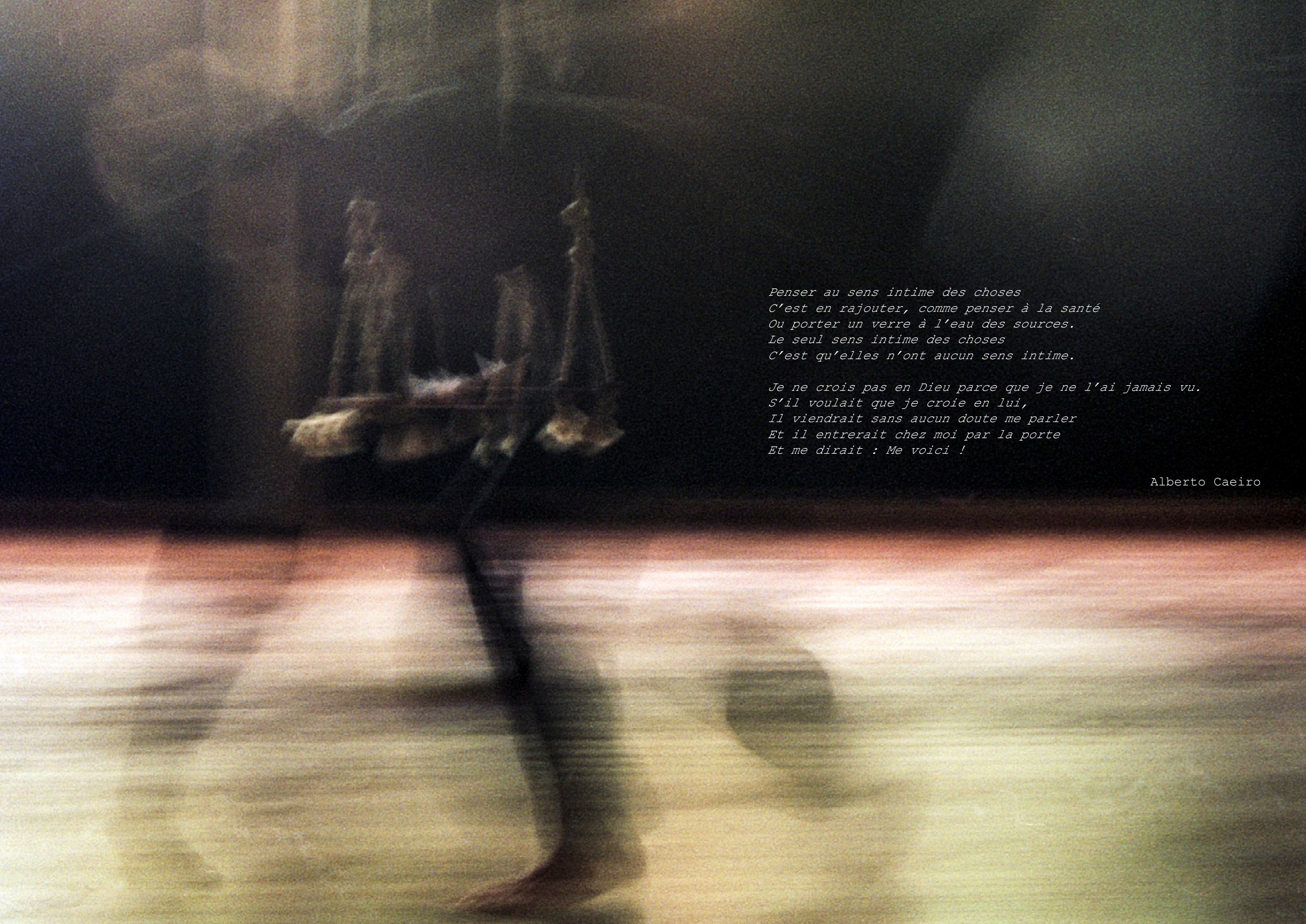
Impossible de parler de ces hommes, même en les connaissant peu, sans instinctivement les penser autonomes, sans leur accorder des existences indépendantes et concurrentes de celle – tout aussi factice dans ses mimiques sociales et sa matérialité bureaucratique – du discret fonctionnaire Fernando Pessoa « lui-même ». Nés dans des villes différentes à différents moments, ils ont tous une biographie propre, un portrait, une carte astrale, bien en accord avec le mysticisme esthétique de Pessoa.

Et ils se sont rencontrés au cours de leurs existences poétiques... Alberto Caeiro a été le maître littéraire et spirituel de Campos, de Reis et même de Pessoa – du moins ils se proclament tous ses disciples, et en tirent chacun une leçon différente –, Álvaro de Campos critique publiquement, et non sans sarcasme, Le Marin, drame statique signé Pessoa publié en 1915. Ricardo Reis devient l'ayant-droit de l'œuvre de Caeiro...

En somme, l'effort d'imagination que l'on semble devoir accomplir devant le labyrinthe de miroirs de cette œuvre polycéphale est celui de se persuader que toutes ces personnes n'ont été qu'une seule personne : en portugais, « uma só pessoa... ».

Comment faire vivre et interagir sur un plateau tous ces hommes dans un même homme ? Le texte lui-même semble nous y inviter. L'écriture de chaque poète, son rythme, son souffle et son flux verbal, contient déjà une physicalité latente, une danse des mots qui se meut dans le corps de celui qui sait l'écouter et la faire sienne. C'est avec des mots – et des silences – que Pessoa a façonné ses « confrères » d'âme et de plume. C'est donc d'eux que viennent ontologiquement toutes les impulsions physiques et respiratoires de ces « personnages » qui, à coups de plume, mirent en pièces indéniablement les murs de la fiction. Ou bien, faudrait-il admettre – et ce ne serait pas pour déplaire à l'auteur – que rien n'est réel...





*Penser au sens intime des choses
C'est en rajouter, comme penser à la santé
Ou porter un verre à l'eau des sources.
Le seul sens intime des choses
C'est qu'elles n'ont aucun sens intime.*

*Je ne crois pas en Dieu parce que je ne l'ai jamais vu.
S'il voulait que je croie en lui,
Il viendrait sans aucun doute me parler
Et il entrerait chez moi par la porte
Et me dirait : Me voici !*

Alberto Caeiro

EAU, TERRE, FEU, AIR...

La rêverie a quatre domaines, quatre pointes par lesquelles elle s'élance dans l'espace infini. Pour forcer le secret d'un vrai poète [...], un mot suffit : "Dis-moi quel est ton fantôme ? Est-ce le gnome, la salamandre, l'ondine ou la sylphide ?"

Gaston Bachelard

Pessoa a soigneusement défini et limité, tout en les relativisant, le caractère et la pensée de chacun des ses hétéronymes. Que ce soit dans la forme ou dans le fond, les œuvres de ces quatre écrivains se distinguent les uns des autres et se répondent mutuellement. Le geste scénique d' me(s) Revisitée(s) consiste à transposer ces traits sensibles au plateau. Trouver le corps dramatique de ces êtres littéraires.

Dans la recherche de ces nouvelles corporalités, chaque hétéronyme est associé a un des quatre éléments - tels qu'on les définit dans la culture occidentale (eau, terre, feu et air) - qui dirige, par sa dynamique propre, tout le parcours corporel du personnage qui s'y attache.

Il s'agit d'une transposition plastique sur (et dans) le corps de l'acteur, des lois naturelles auxquelles sont soumis ces quatre éléments, de leur manière de s'inscrire dans l'espace et de danser avec le temps. La recherche autour des éléments est notamment une des premières provocations faites au « corps poétique » de l'acteur dans la pédagogie de Jacques Lecoq. Comment se déplace un corps « terrestre » (solide et ramassé) en contrepoint avec un corps « aérien » (fluide et fragmenté dans l'espace) ? Quelle différence peut exister, et se manifester dans un corps en mouvement, entre la recherche de stabilité de l'eau - qui va toujours vers le repos, une fois que cessent les stimulations extérieures qui l'agitent - et l'éternelle inquiétude du feu - qui cherche à s'étaler de plus en plus et de plus en plus il s'agite ?

En faisant le lien entre cette recherche physico-plastique et les hétéronymes proprement dits, la question qui se pose est la suivante : Qu'est-ce qu'un caractère terrestre ou aquatique ? Comment ces particularités et lois naturelles peuvent-elles se manifester dans l'humeur, la voix, le souffle et même dans la façon d'assimiler l'espace environnant et ce qu'il y a au delà de cet espace ? Dans l'œuvre de Campos, Reis, Caeiro et Pessoa, il y a des visions et conceptions du monde très différentes. Des postures plus résistantes contrastant avec des postures plus résignées; des convictions plutôt solides en opposition à des caractères agités et inconstants...

Alberto Caeiro / la terre
Ricardo Reis / l'eau
Álvaro de Campos / le feu
Fernando Pessoa / l'air



*J'ai fait de moi ce que je n'ai pas su faire,
Et ce que de moi je pouvais faire je ne l'ai pas fait.
Le domino que j'ai vêtu n'était pas le bon.
On m'a vite connu pour ce que je n'étais pas et je n'ai pas démenti, et je me suis perdu.
Quand j'ai voulu ôter le masque,
Il était collé au visage.
Quand je l'ai ôté et me suis vu dans le miroir,
J'avais déjà vieilli.
J'étais ivre, je ne savais plus remettre le domino que je n'avais pas ôté.
Je jetai le masque et dormis au vestiaire
Comme un chien toléré par la direction
Parce qu'il est inoffensif
Et je vais écrire cette histoire pour prouver que je suis sublime.*

Álvaro de Campos



DANSE D'ORIXÁS

L'absence d'un dieu est aussi un dieu.

Fernando Pessoa

Un autre outil apporté à la composition physique et spatiale des hétéronymes sur scène est l'association, de chacun à une divinité du panthéon du Candomblé – religion afro-brésilienne héritée principalement de l'ethnie Yoruba. Ces divinités ancestrales, liées aux forces de la nature, qui s'incorporent dans les hommes et dansent parmi et à travers eux sont appelées les orixás (prononcé « oricha »).

Pessoa n'a eu de cesse de faire l'éloge de ce qu'il appelle le « néo-paganisme », théorisé et déclinée sous différentes formes dans son œuvre en vers en prose, en opposition au monothéisme chrétien. Cette philosophie esthétique nous a inspiré l'association de chaque hétéronyme à une divinité du panthéon Yoruba, tout comme chaque homme ou femme, selon le Candomblé, a son orixá « de tête » qui régit son rapport au monde et gouverne son énergie vitale.

De culture européenne, Pessoa ne parle évidemment pas du Candomblé quand il défend un paganisme ancestral, mais de la religion des anciens grecs et du panthéon olympien. Les divinités qu'il exalte et qui renvoient tout autant aux forces originelles de la nature s'appellent Apollon, Jupiter, Saturne, Pan, Vénus...

Plusieurs raisons font qu'ici le paganisme classicisant occidental fait place au panthéon noir du Candomblé, ou du moins lui tend un miroir carnavalesque. D'abord, Âme(s) Revisitée(s) est beaucoup plus proche, par son équipe, son histoire et ses horizons culturels, du Brésil d'aujourd'hui que de la Grèce d'autrefois.

Ensuite, contrairement aux pratiques rituelles disparues de l'Antiquité gréco-latine, le Candomblé, lui, est bien vivant. C'est un réseau complexe de manifestations religieuses, sociales et culturelles dont les origines remontent à des temps immémoriaux et dont les branches et les mutations multiples témoignent d'une communauté en plein essor. Le panthéon Yoruba est aussi riche que l'hellénique et sans doute antérieur à ce dernier. Offrandes, sacrifices rituels, divinités anthropomorphes aux attributs spécifiques, rôle majeur de la musique et de la danse dans le culte, autant de points communs entre ces deux mondes pas si éloignés qu'on pourrait le croire.

Enfin, il s'agit d'une pratique fortement axée sur le corps. Chaque orixá possède une signature rythmique et une chorégraphie symbolique spécifique manifestées lors de son incorporation par un « rodante » (initié apte à endosser les parements de son orixá lors de la transe rituelle). L'idée même d'incorporation vient renforcer poétiquement cette transmutation théâtrale de la « personne » de Pessoa en d'autres Personnes. Un même corps qui incarne une autre âme et la fait jouer avec le temps. Un vocabulaire de gestes, de sons et de rythmes qui sculptent de nouveaux corps et les font danser dans l'espace...

Alberto Caeiro / Oxossi

(orixá-chasseur des bois, des forêts et des dons de la nature)

Ricardo Reis / Oxum

(patronne des eaux douces, des richesses et de l'amour maternel)

Álvaro de Campos / Iansã

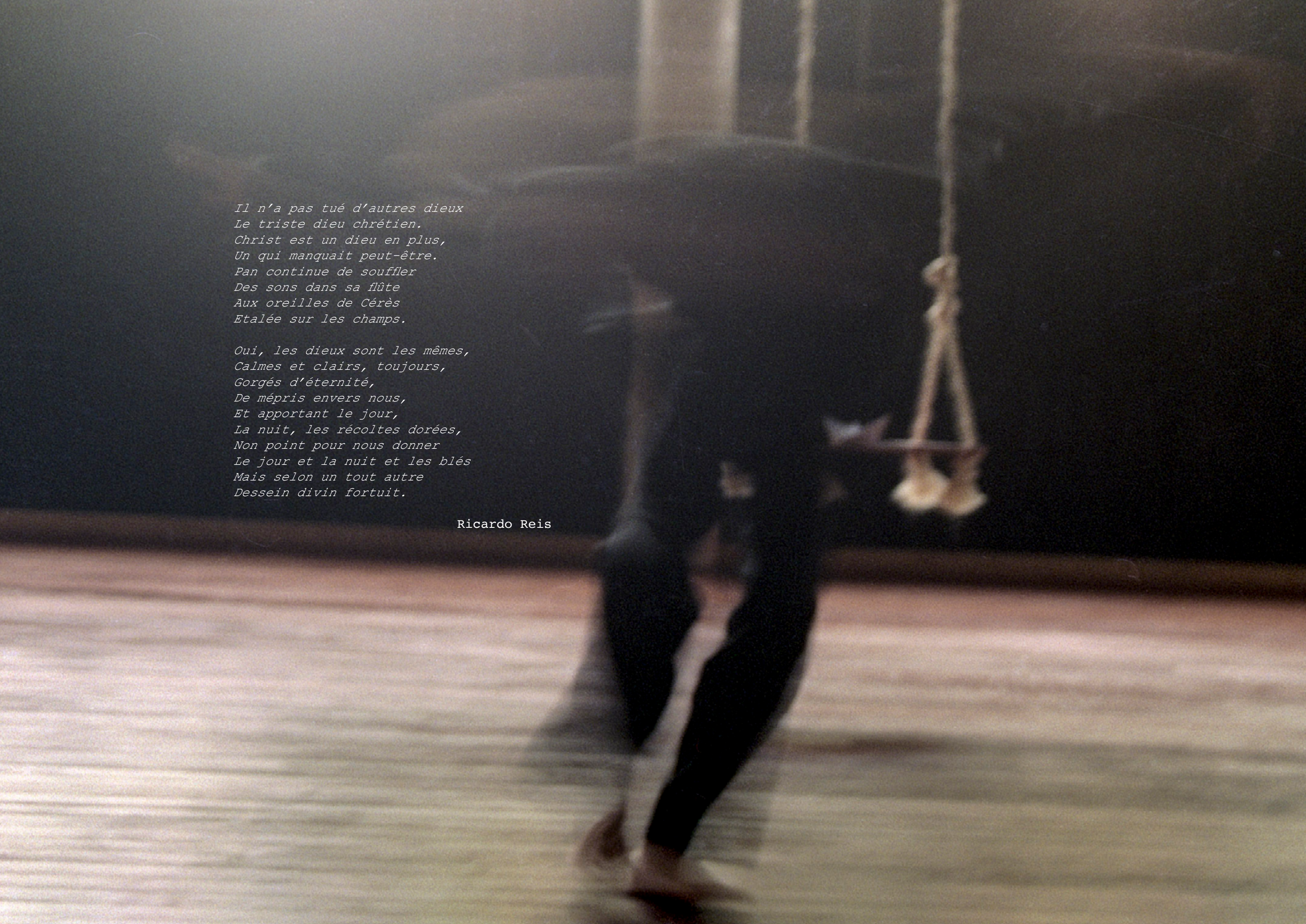
(mère guerrière des vents, des ouragans et des tempêtes)

Fernando Pessoa / Oxalá

(le père des tous, à la fois vieux et jeune, c'est lui qui façonna les hommes)



Alberto Caeiro / Oxossi (orixá-chasseur des bois, des forêts et des



*Il n'a pas tué d'autres dieux
Le triste dieu chrétien.
Christ est un dieu en plus,
Un qui manquait peut-être.
Pan continue de souffler
Des sons dans sa flûte
Aux oreilles de Cérès
Étalée sur les champs.*

*Oui, les dieux sont les mêmes,
Calmes et clairs, toujours,
Gorgés d'éternité,
De mépris envers nous,
Et apportant le jour,
La nuit, les récoltes dorées,
Non point pour nous donner
Le jour et la nuit et les blés
Mais selon un tout autre
Dessein divin fortuit.*

Ricardo Reis

BACHIANAS BRASILEIRAS

*Je chante car l'instant existe
Et ma vie est ainsi complète.
Je ne suis ni joyeux ni triste :
Je suis poète.*

Cecilia Meireles



Deux sources musicales alimentent la trame sonore d'Âme(s) Revisitée(s).

D'une part, les chants et les percussions rituelles du Candomblé afro-brésilien se font entendre en présence sur scène et structurent le spectacle. Trois musiciens feront résonner les trois atabaques rituels - le Rum, le Rum-pi et le Lê - pour appeler, faire danser et congédier chaque hétéronyme-orixá selon son dessin rythmique propre, définit dès la nuit des temps.

D'autre part, suivant le même principe de correspondance des hétéronymes aux quatre éléments et aux orixás, chacun aura aussi sa musique "personnelle". Tout comme ces quatre hommes sont sortis du même homme, les quatre musiques, elles aussi, émanent d'une même musique. Ce sont des pièces issues d'une série de neuf concertos que le compositeur brésilien Heitor Villa-Lobos a nommé les Bachianas Brasileiras, en référence à J. S. Bach.

C'est bien le maître de Leipzig qui inspire ces neuf créations presque deux-cents ans après. C'est d'une investigation approfondie du style, de la structure et des sonorités propres à la musique de Bach que naît cette réinvention brésilienne. En écoutant ces concertos du vingtième siècle, fortement imprimés de la tradition populaire et du folklore brésilien, Des enchaînements harmoniques empruntés à Bach viennent colorer des mélodies traditionnelles de l'intérieur du Brésil ; des danses typiques du nord-est brésilien se déploient en fugues vertigineuses.

Chaque concerto est composé pour une formation instrumentale différente, ce qui accentue les différences profondes entre eux puisque, déjà dans la manière de traiter la « matière première », les neuf prennent des chemins distincts les uns des autres, tout comme les hétéronymes de Pessoa prennent des chemins poétiques divers. Dans certains morceaux, Bach est aisément détectable et la musique semble lui rendre un hommage discret. Dans d'autres, on le reconnaît à peine, comme si le maître était rappelé pour être nié, tout comme le complexe jeu d'influences entre Caeiro, Campos, Reis et Pessoa qui s'emparent et s'affranchissent les uns avec des autres.

Un jeu d'emprunts, de miroirs déformants et de regards croisés qui est l'essence même de ce projet transatlantique, transculturel et transhistorique. Solo polyphonique ; transe poétique où le corps écrit et les mots dansent le drame de leur incommunicabilité.

Alberto Caeiro / Bach. Bras. N. 1
(pour orchestre à cordes)

Alvaro de Campos / Bach. Bras. N. 2
(pour orchestre symphonique)

Ricardo Reis / Bach. Bras. N. 4
(pour piano, transcrit pour orchestre à cordes)

Fernando Pessoa / Bach. Bras. N. 5
(pour soprano et octuor de violoncelles)



*Et ainsi, je me suis trouvé et j'ai multiplié plusieurs amis et connaissances
qui n'ont jamais existé, mais que, aujourd'hui encore, près de trente ans après,
j'entends, je sens, je vois.
Je répète : j'entends, je sens, je vois... Et ils me manquent.*